Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 13 (1956)

Heft: 4

Artikel: Nouveau monument palmyrénien de Shadrafa

Autor: Collart, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-14007

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nouveau monument palmyrénien de Shadrafa

Par Paul Collart, Genève

Sub signo scorpionis
D·D·D·D

On sait la place que tenait l'astrologie dans les préoccupations des Anciens. La ronde des constellations à travers lesquelles les planètes paraissent se mouvoir a été maintes fois figurée: leur succession, telle qu'elle est indiquée par deux vers mnémotechniques bien souvent cités[1], est exprimée, graphiquement ou plastiquement, sur d'innombrables monuments[2]. Le zodiaque qui orne le plafond du thalamos Nord du temple de Bêl à Palmyre en est un exemple[3]. Il nous rappelle l'influence prépondérante exercée par la Babylonie, d'où toutes ces représentations sont originaires, sur la métropole du désert. On y a remarqué le dessin particulier du Scorpion, dont les pinces énormes embrassent le symbole de la Balance, alors récemment introduit dans le cycle[4]. Bien que l'intention astrologique du zodiaque de Palmyre ne soit plus aujourd'hui retenue[5], nous nous plairons à relever que, le 11 novembre, M. Victor Martin est né sous ce signe. En publiant dans ce recueil, qui lui est dédié, une nouvelle effigie du dieu oriental dont le scorpion est l'attribut essentiel, nous pensons donc lui offrir un hommage de circonstance. Nous souhaitons qu'il l'accueille comme un témoignage de gratitude pour l'enseignement que nous avons reçu de lui et pour l'exemple d'assiduité au travail qu'il nous a donné.

La mission archéologique suisse en Syrie, qui a entrepris, en 1954, l'exploration du sanctuaire de Baalshamîn à Palmyre, a mis au jour, au cours de ses deux premières campagnes, plusieurs centaines de fragments sculptés, de toute nature et de toutes dimensions[6]. L'intérêt particulier des reliefs votifs, susceptibles de nous apporter des clartés nouvelles sur quelque aspect d'une religion singulièrement bigarrée et complexe[7], mérite d'être souligné. Il nous incite à ne pas attendre la publication d'ensemble de nos fouilles pour en faire connaître certains.

---

[1] *Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,* | *Libra, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.* Cf. Auson., éd. Peiper (Teubner) 413.

[2] Cf. notamment F. Cumont, *Dict. Ant.* s. v. *Zodiacus* 1046sqq.

[3] Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 108sq. et IV (préface: dessin rectifié).

[4] Ibid. 108 et F. Cumont, loc. cit. 1050.

[5] Cf. H. Seyrig, loc. cit. 109.

[6] Sur ces travaux, non encore publiés, un rapport préliminaire paraîtra dans un prochain volume des Annales archéologiques de Syrie.

[7] On compte à ce jour à Palmyre une soixantaine de dieux, d'origines diverses, nommés dans des dédicaces ou figurés sur les monuments; cf. J. Starcky, *Palmyre* (Paris 1952) chap. V 85sqq., et l'étude d'ensemble de J. G. Février, *La religion des Palmyréniens* (Paris 1931). Cf. aussi les nombreuses études consacrées par H. Seyrig aux dieux de Palmyre (*Antiquités syriennes* I–IV, passim) et, pour les tessères, H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre* (Paris 1955) 191–196 (tables alphabétiques).

La pierre qui nous intéresse ici a été trouvée le 30 septembre 1954. Elle provient de la région située immédiatement au Nord-Est du temple, où, sans doute, elle avait été remployée dans un mur tardif, byzantin ou arabe, comme tant d'autres débris antiques du sanctuaire: les mutilations qu'elle a subies en sont un indice. Mais l'emplacement exact de la trouvaille ne peut être plus précisément fixé: l'inadvertance d'un ouvrier avait laissé partir la pierre aux déblais, où elle fut par bonheur aussitôt récupérée[8].

C'est une stèle rectangulaire de calcaire tendre, tirant sur le jaune, dont la partie inférieure est brisée. Dimensions: largeur 19,5 cm; hauteur 38,5 cm; épaisseur 11,5 cm. La face antérieure est ornée d'un relief encadré par un bandeau saillant cassé en plusieurs endroits (cf. fig. 1). Inventaire provisoire no 72. La pierre a été transportée au Musée de Damas, où elle a subi des restaurations.

Sur le champ, soigneusement aplani, se détache un personnage debout dont manquent les jambes et la tête: les premières ont été emportées à hauteur des cuisses par la cassure de la pierre; la seconde a été, à dessein, martelée. C'est un dieu en habit militaire, représenté de face; le bras droit, relevé, s'appuie sur une lance; la main gauche, ramenée au corps, tient par la queue un énorme scorpion; un deuxième scorpion, la queue dressée, est posé sur l'épaule gauche.

Le vêtement se compose d'une tunique, d'un pantalon, d'une cuirasse et d'un manteau. La tunique, de type oriental, dont les longues manches plissées couvrent les bras jusqu'aux poignets, déborde la cuirasse à l'encolure et sur les jambes. Sous ses pans subsiste encore, sur la cuisse droite, une étroite portion du pantalon plissé qui couvrait les jambes. La cuirasse, faite de lamelles de cuir imbriquées, disposées en zones horizontales séparées par de petites bandes de cuir ou d'étoffe, est pourvue d'un jupon de lambrequins à franges et d'épaulières, dont on distingue, à la hauteur des seins, l'extrémité des attaches. Une chlamyde, rejetée en arrière, est agrafée au-dessous de l'épaule droite; elle est ornée d'un galon perlé. La taille est serrée par une ceinture souple, nouée devant, dont les extrémités retombent sur le ventre. Les deux scorpions se distinguent par leur taille disproportionnée et par le fait que le sculpteur les a pourvus l'un de sept paires de pattes et l'autre de cinq, au lieu de quatre. Le martelage n'a rien laissé subsister de la tête du dieu.

Les particularités de ce costume sont, pour la plupart, significatives. Grâce aux études comparatives si fouillées qu'a faites M. Henri Seyrig, nous en pouvons tirer divers enseignements, notamment en ce qui concerne la date du relief.

La tunique à manches et le pantalon sont les pièces caractéristiques du costume iranien, dont l'usage était courant à Palmyre. D'abord, comme ici, toute simple, la tunique fut, par la suite, pourvue d'ornements de plus en plus riches, dont on constate l'apparition dès le début du IIe siècle[9]. De même, et si peu qu'il en reste,

---

[8] D'après notre journal de fouille à cette date, 18 autres morceaux de sculpture avaient été extraits, ce même jour, des différents murs en démolition au Nord-Est du temple; nous pouvons donc considérer comme certain que telle est bien aussi la provenance de notre relief.

[9] Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* II 55sqq.

on reconnaît ici clairement la forme ancienne du pantalon, dont les plis en anneaux recouvraient la jambe; cette forme céda bientôt la place au pantalon en fuseau, muni sur la face antérieure d'un galon orné[10].

Ces indices nous orientent déjà vers une époque assez haute. Le simple rang de perles décorant la patte du manteau qui vient s'agrafer sur l'épaule droite n'y contredit pas[11].

Mais plus encore, c'est la cuirasse qui peut nous fournir un repère chronologique sûr. Elle appartient à un type bien caractérisé qu'a étudié M. Henri Seyrig, en groupant les monuments palmyréniens qui l'illustrent. Ce sont: deux fragments de bustes et deux petits torses conservés au dépôt des antiquités de Palmyre, ces derniers trouvés dans le voisinage de la source Efca[12]; divers débris, dont certains se raccordent, extraits d'un très vieux mur plein de blocs de remploi, dit fondation T, arasé vers le début de l'époque flavienne pour aménager la cour du temple de Bêl[13]; un bas-relief de l'Antiquarium de Berlin, représentant l'effigie d'un dieu entre deux mortels[14]; une stèle votive du British Museum, représentant le dieu Shadrafa, avec une dédicace datée de 55 après J.-C.[15]; deux bases à degrés, ornées de bas-reliefs, avec des animaux et des bustes divins, l'une au Musée du Louvre, l'autre, trouvée dans la cour du sanctuaire de Bêl, au Musée de Damas[16]. A cette liste, il faut ajouter encore un très important monument, acquis pendant la guerre par le Musée du Louvre et commenté naguère par M. Seyrig: c'est un bas-relief votif, où sont représentés côte à côte trois dieux en habit militaire, tous trois vêtus d'une semblable cuirasse[17].

La comparaison de ces reliefs avec d'autres monuments de Palmyre où sont figurées des cuirasses d'un type différent a conduit M. Seyrig à penser que nous avons affaire ici à un type ancien de cuirasse, déjà en voie de disparition dans la seconde moitié du Ier siècle après J.-C. «La cuirasse d'écailles, écrit-il, représente la mode antérieure à l'influence romaine. C'est incontestablement une cuirasse de type grec, et l'on peut croire sans invraisemblance qu'elle était habituelle à l'hellénisme oriental où Palmyre prenait alors ses modèles»[18]. En effet, sur les reliefs monumentaux du temple de Bêl, datés de 32 de notre ère, apparaît déjà la cuirasse musclée, d'origine romaine – celle que porte Auguste sur la statue fameuse de Prima Porta –, plus tard exclusivement figurée sur les monuments de Palmyre[19].

---

[10] Ibid. 50sq. [11] Ibid. 60.

[12] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 130.

[13] Ibid. 127sqq. Sur l'âge de la fondation T et des fragments qui s'y trouvent, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 64sqq.

[14] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 39sqq. et pl. LVII.

[15] H. Seyrig, Berytus 3 (1936) 137sq. et pl. XXX.

[16] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 132sqq. et pl. II et III.

[17] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 31sqq. et pl. II.

[18] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 132.

[19] Cf. ibid. 131sq. H. Seyrig reconnaît là l'influence d'un groupe de statues de Tibère, Drusus et Germanicus, érigées entre 14 et 19 après J.-C., dont la dédicace a été retrouvée dans la cella du temple de Bêl (cf. *Antiquités syriennes* I 45sq. et fig. 6); on peut croire que les deux jeunes princes y portaient – comme Auguste sur la statue de Prima Porta – une cuirasse musclée, à la romaine.

La stèle de Shadrafa du British Museum, qui seule porte une date, 55 après J.-C., apparaît donc déjà comme une survivance[20]; les autres monuments de la série seraient tous plus anciens et certains pourraient même remonter jusqu'au début de notre ère[21]. Sans vouloir préciser davantage, nous pouvons admettre que notre relief doit être daté de la première moitié du Ier siècle après J.-C.

Le martelage qu'a subi la tête ne nous laisse pas la possibilité de vérifier cette déduction par l'examen des traits du visage, où le traitement des yeux et des cheveux est d'ordinaire caractéristique[22].

Du moins pouvons-nous encore constater que le corps, en cela aussi très semblable à ceux des trois divinités du Louvre, se présente ici comme une masse bombée; cette facture est caractéristique d'une époque ancienne[23]. Enfin le choix d'un calcaire tendre, au lieu des pierres plus dures préférées par la suite, nous ramène encore vers le même temps[24].

L'identification du dieu figuré sur la stèle ne présente pas de difficulté: elle est assurée par les deux scorpions qui en sont l'étonnant attribut et dont la taille démesurée accuse l'importance. Ce dieu est Shadrafa. La liste des inscriptions qui le nomment et des monuments qui le représentent a été dressée naguère par M. Jean Starcky[25]. La confrontation de notre relief avec les monuments figurés où l'effigie du dieu est accompagnée de son nom ne laisse subsister aucun doute.

Sur la stèle du British Museum déjà mentionnée, Shadrafa apparaît comme un dieu barbu, nu-tête, et paré d'un accoutrement analogue; les différences avec notre stèle résident dans le glaive et le bouclier dont il est armé, dans le serpent qui s'enroule autour de sa lance, dans le fait qu'il n'est accompagné que d'un seul scorpion, dans le champ au-dessus de l'épaule gauche (fig. 2)[26].

Des cinq tessères palmyréniennes qui nomment Shadrafa, l'une porte le buste du dieu avec ses attributs habituels, scorpion et serpent (no 317); une deuxième, très fruste, apparemment sans ces attributs (no 328); une troisième porte un scorpion (no 321); une quatrième, un taureau (no 325); une cinquième, seulement l'inscription (no 329)[27]. Neuf autres tessères représentent, de même, Shadrafa,

[20] Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 131; IV 34.

[21] H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 131.

[22] Cf. H. Ingholt, *Studier over palmyrensk skulptur* (Copenhague 1928); H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 39; II addenda; III 134sq.; IV 34.

[23] Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 34.

[24] Sur l'emploi du calcaire tendre dans la période la plus ancienne de l'histoire monumentale de Palmyre, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* III 68. Le calcaire dans lequel est taillé notre relief n'est cependant pas tout à fait le même.

[25] Syria 26 (1949) 67sqq.

[26] Cf. H. Seyrig, Berytus 3 (1936) 137sq. et pl. XXX, et J. Starcky, Syria 26 (1949) 45sq. et fig. 2. La stèle avait été précédemment reproduite, avant le nettoyage qui en a complètement transformé l'aspect, par H. Ingholt, *Studier over palmyrensk skulptur* (Copenhague 1928) pl. I 1.

[27] Cf. H. Ingholt, H. Seyrig, J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre* (Paris 1955) 44–46 et 53, et pl. XVII–XVIII. XXI et frontispice; tables alphabétiques p. 195. La liste des tessères qui mentionnent Shadrafa ou qui peuvent lui être attribuées avait été précédemment dressée par J. Starcky, Syria 26 (1949) 70sqq. et pl. IV. La concordance des numéros s'établit comme suit: 1 = 318; 2 = 327; 3 = 326; 4 = 317; 5 = 319; 6 = 322; 7 = 328; 8 = 329; 9 = 325; 10 = 598; 11 = 92; 12 = 320.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 1. Stèle votive de Palmyre, représentant le dieu Shadrafa. – Fouilles suisses 1954.
Fig. 2. Stèle palmyrénienne de Shadrafa, au British Museum (d'après Berytus 3 [1936] pl. XXX).

identifié grâce à ses attributs: scorpion et serpent (nos 318. 318bis. 324. 326. 327. 330); scorpion (nos 322. 394); serpent (no 319)[28]. Sur deux tessères, Shadrafa est seulement symbolisé par ses attributs: scorpion et serpent (nos 320. 323)[29]. Il n'est pas sûr que le scorpion qui figure sur quelques autres tessères soit nécessairement en relation avec Shadrafa[30].

On peut noter encore que, sur les tessères, le dieu est tantôt représenté nu-tête, tantôt coiffé du calathos, et que, pour autant que l'usure le laisse deviner, il y apparaît parfois, comme ici, cuirassé[31]. Shadrafa a, de plus, été reconnu à Palmyre, par M. Henri Seyrig, grâce au serpent qui s'enroule autour de sa lance, dans un des dieux casqués et cuirassés qui assistent au «combat contre l'anguipède» figuré sur l'un des bas-reliefs monumentaux du péristyle du temple de Bêl[32]. On trouve d'autre part

[28] Cf. ibid. Les attributs sont figurés soit accompagnant le buste du dieu, sur la face *a*, au-dessus des épaules, ou le serpent enroulé autour d'un sceptre, soit aussi seuls, sur la face *b*.
[29] Serpent sur une face, scorpion sur l'autre. Cf. ibid.
[30] Nos. 92 (tessère de Bêl). 589. 597. 647–650. 710. Cf. ibid. pl. V. XXIX. XXXI. XXXIV et tables alphabétiques, p. 200.
[31] Nos. 318. 318bis. 324. 326. 394 (calathos); nos. 317. 326 (cuirasse).
[32] Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* II 23 et pl. XX et XXIV 1; J. Starcky, Syria 26 (1949) 72 et fig. 8. Le serpent qui s'enroule autour d'une lance ou d'un sceptre serait plus

son nom associé, comme sur l'une des tessères (no 329), sur une dédicace de 30–31 après J.-C., publiée et commentée par M. Jean Starcky, au nom de Duanat, c'est-à-dire, en arabe, «Celui de Anat», dieu de Anâ, sur le Moyen Euphrate, dont les relations anciennes avec Palmyre sont bien attestées[33]; comme l'a montré M. Starcky, ce dieu n'est autre que Aphlad, dont on a découvert à Doura un sanctuaire[34].

Pour autant que la pierre n'ait pas été apportée d'ailleurs, tardivement, en vue de son remploi, on ne s'étonnera pas du lieu de cette trouvaille. Les grands dieux de Palmyre n'étaient pas exclusifs, et la présence d'hommages à plusieurs autres dieux a été déjà constatée, au cours de nos fouilles, dans le sanctuaire de Baalshamîn: outre un dieu nouveau, Dudehelun, qui semble lui avoir été étroitement associé, Malakbêl, Allâth, Shaarou, Aglibôl y sont apparus, tout comme Shadrafa, sous forme d'effigies ou de dédicaces[35]. Pour Shadrafa même, on pourrait citer encore deux monuments: un fragment de haut-relief, malheureusement fort mutilé, où se voit, à côté d'une tête toute défigurée, un scorpion aux longues pinces[36]; et un autre fragment de relief, en marbre, sur lequel on distingue la partie inférieure des corps de trois personnages debout, celui du centre porté sur un piédestal avec, à sa droite, une hampe autour de laquelle s'enroule un serpent, et sur la plinthe une dédicace inscrite unissant, semble-t-il, comme les deux documents précédemment cités, les noms de Shadrafa et de Duanat[37].

Point n'est besoin de nous étendre sur le caractère de ce dieu: deux études récentes ont cherché à en définir la nature et l'origine; le lecteur y trouvera réunies toutes les références utiles; en l'y renvoyant, nous nous bornerons à en indiquer ici, très sommairement, les conclusions[38].

Pour M. Jean Starcky, le problème est d'abord étymologique: le nom même de Shadrafa, *Šed-râphê*, signifie «génie guérisseur»[39]; il n'exprime d'ailleurs qu'une attribution secondaire et relativement récente de ce dieu; l'essentiel est suggéré par les animaux symboliques, serpent et scorpion, qui en caractérisent à Palmyre l'iconographie, et dont le sens doit être cherché dans les plus anciennes traditions mésopotamiennes. Shadrafa doit donc être avant tout considéré «comme

---

particulièrement le symbole d'un dieu guérisseur, à l'instar d'Esculape (cf. J. Starcky, ibid. 74).

[33] J. Starcky, Syria 26 (1949) 44sqq. 81sqq. Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* I 38.

[34] Loc. cit. 81sq. 56sq. et fig. 5.

[35] Ces documents seront publiés avec l'ensemble des résultats de nos fouilles.

[36] Trouvé le 13 octobre 1955, dans le pavement byzantin du pronaos du temple de Baalshamîn. Dimensions: largeur 19 cm; hauteur 19 cm; épaisseur 14 cm. Inventaire provisoire no 281.

[37] Trouvé le 24 octobre 1954, dans les déblais. Dimensions: largeur 21,5 cm; hauteur 17,5 cm; épaisseur 8,7 cm. Inventaire provisoire no 164. Sur la rareté du marbre à Palmyre, cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes* IV 52.

[38] J. Starcky, *Le dieu Šadrafa*, Syria 26 (1949) 67–81; A. Caquot, *Chadrapha, à propos de quelques articles récents*, Syria 29 (1952) 74–88. Cf. aussi J. G. Février, *La religion des Palmyréniens* (Paris 1931) 139–147: *Le dieu Satrape*.

[39] J. Starcky, loc. cit. 73sqq. Comme le remarque l'auteur (77, note 1), la vocalisation Šadrafa n'étant attestée par aucune transcription, la vocalisation Šedrâphê est tout aussi plausible. Quant à l'équivalence Shadrafa-*Σατράπης*, c'est une assimilation approximative de caractère purement phonétique (ibid. 73).

un dieu de la fertilité, symbolisée par le serpent, et de la fécondité, figurée par le scorpion»[40]. A Palmyre, comme à Leptis Magna, où il fut assimilé à Liber Pater, et «malgré le sens apparemment restrictif de son nom, Shadrafa, le Génie guérisseur, a dû conserver ce caractère largement chtonien; le scorpion et le serpent qui le caractérisent perpétuent sans doute l'antique symbolisme dont les avaient déjà chargés les Sumériens»[41].

Plus récemment, M. André Caquot a montré que, dans *Šed-râphê*, le mot *Šed* ne désignait pas un quelconque *δαίμων*, mais très précisément le dieu Ched, dont l'existence est attestée en Egypte dès l'époque de la XVIIIe dynastie. Ce dieu, qui avait pour fonction d'assurer une protection contre des animaux malfaisants, notamment serpents et scorpions, n'était pas égyptien, mais asiatique; son étroite parenté avec Bès et son assimilation à Horus ne sauraient laisser mettre en doute son origine sémitique. Chez les Sémites d'Asie, Ched a subsisté, avec l'épithète *râphê* accolée à son nom divin: *Ched-râphê*, «Ched qui guérit», dont on fit plus tard Shadrafa. En Asie comme en Egypte, il apparaît d'abord comme un dieu-enfant, ou tout au moins juvénile; et les attributs caractéristiques du Ched égyptien, serpents et scorpions, sont aussi ceux du Shadrafa palmyrénien. Bien loin d'être accessoire, la fonction guérisseuse semble donc être à l'origine de ce culte, la fonction de dieu de la fécondité et de la fertilité ne devant être interprétée que comme une extension de ces attributions primitives[42]. «L'histoire de Ched guérisseur serait donc celle d'un ancien dieu des Sémites de l'Ouest dont la fonction est d'écarter les animaux nuisibles et les maux divers qu'ils symbolisent. Introduit en Egypte lors des conquêtes du Nouvel Empire par des immigrés palestiniens ou syriens, on lui a assuré en l'assimilant à Horus enfant une longue carrière de dieu sauveur et protecteur. Cependant en Asie on développe son nom en *Šed-râphê*, ce qui explique sa fonction principale ... Mais avec le temps le dieu a changé d'aspect. Dieu de la guérison, s'occupant donc du salut des hommes, il n'est pas étonnant qu'on en ait fait un dieu bon, providentiel, et même un seigneur de l'univers»[43].

Le dieu adulte, en habit militaire, tel qu'il est ici figuré, appartient déjà à ce dernier stade. A l'évolution de la conception qu'on avait du dieu a correspondu, à Palmyre, un changement dans son aspect. Désormais cuirassé et armé, comme nombre d'autres dieux palmyréniens[44], Shadrafa «exerce une fonction plus haute et plus générale»[45].

Aux documents précédemment assemblés pour illustrer l'histoire de Shadrafa, l'évolution et la diffusion de son culte, nous en adjoignons un nouveau: c'est une image bien caractéristique de ce plus récent avatar.

---

[40] Ibid. 81. [41] Ibid. 76.
[42] A. Caquot, loc. cit. [43] Ibid. 88.
[44] Cf. R. Dussaud, Syria 26 (1949) 221, qui, par ailleurs, voit en Shadrafa une adaptation sémitique de Mithra. Sur la stèle d'Amrit (Collection de Clercq, *Catalogue* t. II [1903] 234sqq. et pl. XXXVI), qui date du Ve siècle avant J.-C., et sur laquelle on a lu le nom de Shadrafa (cf. Clermont-Ganneau, ibid. 247, et J. Starcky, Syria 26 [1949] 68), le dieu est déjà figuré comme un adulte (cf. A. Caquot, loc. cit. 87).
[45] A. Caquot, loc. cit. 87.